

EWA

Matthieu BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelques procédés que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture : crédits photos Fotolia - Matthieu Biasotto.© 2015,Matthieu Biasotto. Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-6898-4

CHAPITRE 1

Le moteur vient d'être coupé, les vibrations cessent immédiatement. C'est étrange comme sensation, je n'étais jamais montée dans une voiture jusqu'à aujourd'hui. Je l'entends retirer la clé du contact. Un silence embarrassé précède un soupir amer. Le genre de soupir qu'on laisse échapper avant de devoir se salir les mains. C'est un souffle pesant, qui murmure entre les lignes et dans l'habitacle : « Mon Dieu, qu'est-ce qu'on va faire ? » Il ne dit rien, mais je le comprends. Ça ne doit pas être évident. Est-ce qu'il voit mes larmes, au moins ? Est-ce que ça compte réellement ? Je n'en sais rien.

Quelle heure est-il ? Encore confuse, je n'ai aucune notion du temps. J'ai sans doute perdu connaissance pendant plusieurs heures, certainement une partie de la nuit. Ma crise d'hystérie est terminée. Fini les pleurs, fini les hurlements, les coups de pied et les griffures pour me débattre. Je suis marquée à jamais et étrangement déconnectée de la souffrance qui m'a fait basculer. Ce doit être la conséquence du traumatisme, très certainement. Il ne me reste que des bribes de souvenirs atroces, mais je n'ai plus mal à l'intérieur. Je suis résignée et encore droguée. La dernière chose probablement intacte dans ma mémoire, c'est cette douleur aiguë provoquée par une seringue sur ma peau.

Assise bien droite sur mon siège, comme une poupée de porcelaine, je tends l'oreille, en direction du conducteur. Le bruit de la portière m'interpelle. La voiture tressaute légèrement lorsqu'il abandonne le volant. Sa descente de la berline engendre un mouvement presque imperceptible. Il y a le son de l'herbe givrée qui craque sous ses pieds, alors qu'il fait le tour pour ouvrir de mon côté. Je ne peux pas le voir, j'ai les yeux bandés.

L'air glacé d'un matin de décembre s'engouffre à l'intérieur, les températures négatives me font grelotter. L'hiver mord ma peau, mes cuisses chétives, mes bras nus et mon poignet blessé. Je suis simplement habillée d'un morceau de drap déchiré, j'ai dû quitter la maison dans la panique. Tout est allé très vite. Un frisson désagréable galope le long de ma colonne vertébrale. Est-ce que j'aurai bientôt des vêtements chauds ? Je l'ignore. Après la surprise de la fraîcheur, vient maintenant l'odeur. Ça sent la campagne et le sapin. Où sommes-nous exactement ? Je n'en ai aucune idée. Je sèche mes joues à tâtons, je dois me ressaisir. Je dois être forte. Il déglutit juste à côté de moi avant de m'adresser la parole.

— Donne tes mains.

Et je donne mes mains, sans discuter. Est-ce qu'il me fait peur ? Difficile à dire, la situation est tellement étrange. Il me noue les poignets à l'aide d'une épaisse corde rêche. Je devine qu'il tremble, mais ce n'est pas à cause du froid. Les Polonais sont habitués au climat rude, surtout dans la campagne, au sud de Cracovie. Non... si ses mains tremblent, c'est à cause de moi. Parce qu'il est en train de m'attacher, parce que j'ai les yeux bandés, parce que je suis encore mineure. Il paraît que s'il fait tout ça, c'est uniquement pour mon bien. Il paraît que je ne dois pas prendre le moindre risque et qu'il est plus sage de coopérer. Maintenant que les effets de la substance se dissipent dans mon organisme, il me ligote en me murmurant que cette mesure de précaution est préférable pour sa sécurité, ainsi que pour la mienne. Comment ne pas le croire quand il m'assure qu'*on n'a pas le choix, que je dois lui faire confiance* et quand il me répète que je suis tout à fait *particulière* ?

Lorsqu'il en a fini avec mes liens, je perçois le grincement des portes arrière dès leur ouverture. Qu'est-ce qu'il fabrique ? Je me raidis. Dans mon dos, on dirait qu'il s'attèle à la tâche en respirant de plus en plus fort, ce qui déclenche une nouvelle ondulation discrète de la traction. Les amortisseurs de la Fiat sont soulagés

d'un premier poids. Puis rapidement d'un second et d'un troisième. Trois corps. Je n'ai pas eu l'occasion de leur dire adieu. Ni même pardon. Il s'agit de deux prêtres, et de mon père. Mon chauffeur, essoufflé, semble les déposer à terre.

Alors que les dépouilles sont traînées une à une, un peu plus loin, un clapotis paisible – presque mélodieux – me parvient en arrière-plan. Est-ce que nous sommes à côté d'un lac ? Je le suppose. Les trois victimes sont jetées dans l'eau à proximité. J'entends le murmure de sa foulée, lente et déterminée. Lorsqu'il revient dans ma direction, il est froid et méthodique, incroyablement calme. Il me semble identifier le bruit d'une friction sur la banquette arrière, j'imagine qu'un chiffon rageur vient à bout du sang, laissé sur les sièges souillés par les corps transportés. Il n'est pas pressé, il ne panique pas. J'en déduis que nous sommes seuls, et que personne ne saura ce qui est arrivé. Je pense qu'il a pris ses précautions pour ne pas se faire remarquer. Une voiture, une belle Fiat comme celle-ci, ne passe pas inaperçue. Surtout dans les années trente.

Il referme la berline puis s'installe au volant. Il a peut-être même pris soin de décroterter ses souliers avant de monter, ça ne m'étonnerait pas. L'élégante traction se met en route mollement, je ne connais pas notre destination. Les seules questions qui me viennent sont d'un tout autre genre :

- Est-ce que je pourrai revenir un jour ?
- Je ne pense pas.
- Est-ce que vous l'avez enterrée avant de partir ?
- Tiens-toi tranquille, la route va être longue.
- Dites-moi... l'avez-vous enterrée ?
- Oui, je tenais à le faire. Je me suis occupé de ta mère.

CHAPITRE 2

Le couperet tombe. J'accuse le coup. Maman a eu droit à une sépulture, c'est mieux que rien. Cependant, je ne pourrai jamais revenir chez moi. L'idée s'installe, aussi douloureuse que définitive. Je ne remettrai jamais un pied dans la maison qui m'a vue naître. Ce déracinement brutal est un véritable bouleversement, mais je l'accepte. Je n'ai pas d'autres solutions, quoi qu'il en soit. Dans le noir, derrière le bout de tissu qui me cache les yeux, la tristesse se mêle au soulagement. Et c'est étrange.

Visages tordus par l'horreur. Respirations haletantes. Vibrations obscures et mensonges. Hurllements inhumains. Déferlantes d'insultes et de coups. Éclats de voix. Éclats de verre. Objets brisés sur les crânes, chair trouée. Folie sanglante et meurtrière. Ignoble vérité... La nuit dernière ressemblait à l'enfer. Alors, pourquoi ces larmes versées à chaque fois que je pense à ma mère ?

— Ça va aller. Cesse de pleurer.

Je ressens ses doigts glissant dans mes cheveux. Il me surprend avec une caresse, comme pour partager ma peine et me rassurer. Hier, il en a vu suffisamment. Hier, j'en ai trop su, j'en ai trop dit et tout a dérapé. Aujourd'hui, il est impossible de faire comme si ça n'avait jamais existé. Et dire que tout est de ma faute...

— Est-ce que vous êtes en colère après moi ?

— Je préfère ne pas aborder le sujet.

— Je ne voulais pas. Je regrette.

— Pourtant, c'est arrivé.

— Je suis désolée. Tellement désolée.

— Je n'ai aucune envie de parler de ça avec toi.

Le refus de poursuivre nos échanges ouvre la voie au silence, et le blanc de la conversation s'étire au fil des kilomètres. La route semble de plus en plus mauvaise et les vibrations de notre véhicule répondent aux irrégularités de la chaussée. Où allons-nous ? Je me surprends à le demander à haute voix.

— Tu le sauras bien assez tôt.

Au volant, il n'est pas loquace, et, malgré mon insistance, il me faut attendre de longues minutes avant qu'il ne daigne s'arrêter : je ne peux plus me retenir, il faut que j'aille aux toilettes. Cédant à l'urgence, il râle et immobilise la voiture en douceur, le moteur tourne encore.

— Pas de bêtises. Compris ?

— Oui, c'est compris.

Il quitte sa place et m'ouvre la porte. Me retrouver debout déclenche un nouveau malaise, mon sens de l'équilibre reste fragile. Je parviens tout de même à deviner les rayons du soleil, perçant à travers le linge qui recouvre mes yeux. Quelques ombres floues se dressent au loin, dessinant les contours d'un décor que j'ai du mal à me représenter. Il s'agit certainement d'arbres.

— Laisse-toi guider.

Ses mains sur mes épaules m'orientent pendant quelques mètres. Le tranquillisant injecté dans mes veines me rend encore faible, j'avance en titubant, ma tête tourne. La végétation et les branchages effleurent mes bras, mes jambes. L'air est très frais, presque glacial. Il me lâche enfin, retire la corde qui m'entrave puis recule. Avant de me dévêtir, je suis gagnée par une espèce de gêne. Je me fige, troublée.

— Vous ne regardez pas ?

— Je ne regarde pas.

— Promis ?

— Promis.

Ma culotte chute sur mes chevilles, je ne tiens plus. Mes doigts galopent sur ce qui m'entoure, avant de détecter une pierre, recouverte de mousse à laquelle je peux m'accrocher pour ne pas tomber. Accroupie dans l'herbe, au milieu de nulle part, je ne l'entends plus respirer. Je ne sais pas où il se trouve. Je tends l'oreille de part et d'autre puis l'interpelle à haute voix :

— Où êtes-vous ? Vous ne me regardez pas au moins ?

— Pour qui tu me prends ? Je te rappelle que je suis ton oncle !

— Pardon... je ne voulais pas vous manquer de respect.

Je n'ai aucune envie de le froisser. Vraiment. Lorsque je regagne la voiture avec son aide et qu'il rattache mes mains, afin que je n'enlève mon bandeau sous aucun prétexte, un flot de questions me brûlent les lèvres :

— Est-ce que quelqu'un sait où vous m'emmenez ?

— Non.

— Est-ce que vous allez me le dire ?

— Non.

— Est-ce que vous allez me dire où se trouve le corps de ma mère ?

— Ewa... j'aimerais que tu arrêtes avec tes questions.

— Mais ?

— Ça suffit. Tu te tais maintenant.

Le trajet se poursuit dans les mêmes conditions qu'auparavant. Sans un mot. Je réprime mes doutes et ferme les yeux très fort, jusqu'à voir apparaître des couleurs capables de chasser les images épouvantables qui resurgissent par moment. Voilà plusieurs heures que nous voyageons, je remarque que notre allure diminue enfin. Oncle Lesław roule au pas maintenant. Puis il stoppe la voiture.

— On y est.

— Où sommes-nous ?

— Ne bouge pas de là.

— Mon oncle ?

— Je reviens. Tu m'attends là.

Nouveau claquement de portière. Le frère de ma mère s'éloigne sur le gravier, me laissant seule durant plusieurs minutes. Alors, discrètement, je lève mes mains nouées vers le foulard qui m'empêche de voir afin de le repousser un peu. La clarté m'éblouit les premières secondes, puis j'aperçois rapidement une énorme bâtisse, posée sur un parc bien entretenu. De la brique rouge, des fenêtres à perte de vue, des arbres dont les branches supportent le poids de la neige et tout autour, des murs avec du fil de fer barbelé. Au centre de l'établissement, il y a deux colonnes de cheminées qui encadrent une sorte de clocher vert en bronze, un dôme givré surplombant la bâtisse. Plus bas, à la base de l'édifice, d'imposantes marches annoncent une gigantesque porte d'entrée dressée sous une arche... Mince, il revient ! Je replace le tissu sur mes yeux à la va-vite. La portière s'ouvre. Je fais mine de rien.

— Tu peux descendre.

Lentement, je m'extirpe de l'habitacle. Oncle Lesław m'intime l'ordre de me tenir bien droite, de lever le menton et d'attendre ses instructions. Il coiffe mes cheveux à la hâte et tire sur la pièce de tissu qui m'habille, comme s'il tentait d'éliminer les plis et de me rendre présentable. Il est fébrile, je le sens agité. Ça ne me rassure pas du tout.

— Mon oncle ? Que se passe-t-il ? Où sommes-nous ?

— Tu ne parles pas. C'est clair ?

— Mais, oncle Lesław, je...

— Je ne veux plus entendre un mot sortir de ta bouche.

— Bien...

— C'est important. Laisse-moi te mettre à l'abri.

— Comment ça à l'abri ?

— Qu'est-ce que je viens de dire ? Tu te tais !

L'ordre est tranchant. Il ne m'a jamais parlé sur ce ton.

- Pas un mot. Elle arrive...
- Mais qui ça ?
- Silence. Rappelle-toi que je fais ça pour ton bien.

Alors que je tremble, prise au piège par un froid toujours corrosif, le claquement de souliers sur les marches au loin attire mon attention. Le bruit des semelles sur les gravillons entonne un air martial qui ne présage rien de bon. La voix d'une femme me surprend. Je me redresse, au garde-à-vous. Raide comme un piquet. Vulnérable et inquiète.

- Jolie voiture.
- Merci, j'en suis très fier.
- Vous pouvez l'être.
- C'est une Fiat Polski 524. Version limousine.
- Si vous le dites.
- Un des tout premiers modèles à être produits dans le pays.
- Bien... Voyez-vous ça...
- Sous le capot, ronronne un 6 cylindres de 52 chevaux. Une merveille.
- Je n'y connais rien, et pour être tout à fait franche, je m'en contrefiche.
- Pardon ?
- Je vous ai simplement fait un compliment, par politesse.
- Mais, je...
- Vous m'ennuyez avec vos détails. Je n'aime pas spécialement les voitures.
- Excusez-moi, je ne voulais pas vous importuner.
- Revenons à l'essentiel. Il s'agit donc de votre nièce ?
- Exactement, madame Szyller.
- C'est mademoiselle.
- Pardonnez-moi, mademoiselle.

Sa voix porte. Le ton est ferme, cassant. Ce n'est pas une Slave. Elle a un fort accent allemand. Je sens son souffle sur mon visage.

Elle est là, tout prêt. Les effluves d'eau de Cologne et de clémentines remontent sous mon nez.

— Présentez-vous, je vous prie.

Le coup de coude d'oncle Lesław et son raclement de gorge m'invitent à obéir sans tarder.

— Je m'appelle Ewa. Ewa Judowski.

— Bienvenue à Miedzeska, mademoiselle Judowski.

Sans perdre de temps, elle exige que mon oncle récupère mes effets personnels et m'accompagne jusque dans son bureau. Le coffre de la voiture claque dans la seconde, mes bagages sont emportés. Les ordres de cette femme m'angoissent, je cherche du bout des doigts le soutien de Lesław. Je lui tiens la main, je m'y cramponne en progressant vers l'inconnu. Sur les allées en gravier, mon cœur s'emballe, sans explication. La lourde porte se ferme dans mon dos, la chaleur de l'établissement m'enveloppe instantanément. À présent, nos pas résonnent dans ce que j'imagine être un immense couloir. Tout est calme. Étrangement calme.

À chaque porte, le tintement d'un trousseau de clés brise le silence. Tout est verrouillé à double tour. Le sol semble changer d'aspect et devenir plus tendre. Je foule maintenant un parquet qui grince légèrement sous nos pieds. Arrivée dans le cabinet de l'autoritaire M^{elle} Szyller, je reste debout, alors que le plancher proteste sous les sièges tirés sans ménagement. Une nouvelle fois, le silence précède un ordre fraîchement aboyé :

— Retirez-lui ses liens et son bandeau.

— Bien mademoiselle Szyller.

Les pieds de chaise crissent à nouveau. Il se lève. Les mains chaudes de mon oncle ôtent le cordage autour de mes poignets, ses doigts approchent de mon visage, puis plus rien. Il se ravise. Sa respiration s'accélère. L'Allemande perd patience.

- Qu’attendez-vous ? Je viens de vous demander de lui enlever ce foulard.
- Avant, je tiens à m’assurer d’une chose...
- Je vous écoute.
- Comme je vous l’ai spécifié avant de prendre la route, je veux avoir la certitude qu’il ne reste plus aucun miroir dans votre pensionnat.
- Nous les avons retirés de l’internat, dans l’aile ouest ainsi que...
- Je ne plaisante pas, mademoiselle Szyller. J’ai bien dit : aucun.

CHAPITRE 3

Le respect des exigences les plus strictes et la rigueur imposée par la poigne de fer de M^{elle} Szyller font la réputation de cette pension pour filles. Les mots prononcés avec cet accent germanique cognent féroce au fond de moi. J'ai peur. Une pension ? Un internat ? Qu'est-ce que je fabrique à Miedzeska ? Est-ce que mon oncle veut me cacher ici ? Et si oui... pour combien de temps ? Je n'ai pas la moindre réponse, car l'Allemande poursuit : « Il n'y a plus aucun miroir », elle l'assure avec un aplomb qui ne laisse aucune place au doute ni à la discussion.

La question est réglée, oncle Lesław obtempère et me rend la vue. Le foulard quitte enfin mon visage, je suis libre de découvrir ce qui m'entoure. Je cligne des yeux pour me réapproprier la réalité, l'espace et les couleurs. La première chose sur laquelle mon regard se pose est une plaque dorée qui trône sur le secrétaire en bois sombre. En lettres capitales, il y est gravé Beata Szyller – Directrice. Juste à côté se trouve une statuette en métal représentant un aigle agressif avec les ailes déployées. Je déglutis, c'est charmant...

Dans le bureau, la lumière est timide, presque aussi fragile que moi. Encore un peu groggy par l'injection de la veille, j'ai du mal à réaliser ce qui m'attend. Je balaye l'espace et accroche du regard ce cadenas robuste qui bloque l'ouverture des fenêtres. Le ton est donné : d'ici, personne ne s'échappe. J'avale ma salive une nouvelle fois, mais ma gorge se noue davantage. Puis je parcours les murs un à un : une bibliothèque, une farandole de brevets et de diplômes. Ce n'est pas écrit en polonais. Sous les certificats, une évidence me donne la chair de poule. Les punitions sont infligées dans cette pièce, si j'en crois la présence de cette simple chaise en bois sur laquelle traîne un martinet.

Rapidement, je sens l'insistance d'un regard, celui de la Directrice. Elle fixe mes guenilles d'un œil sombre. J'incline la tête et constate que je suis sale, que je porte des traces brunes ainsi que des auréoles douteuses : des taches de sang incrustées qui me rappellent le cauchemar vécu la veille. Le sang qui me mène ici. Est-ce que je suis censée me justifier ?

— J'espère que vous n'allez pas nous laisser votre nièce dans cet accoutrement ?

Mal à l'aise, oncle Lesław se penche vers mes bagages. Je remarque que mon sac est également couvert de sang séché. D'un geste discret, il efface les dernières traces d'un cauchemar que je voudrais oublier à tout prix. Il s'empare de vêtements propres, mais ce n'est pas ce qui retient mon attention. Non, ce qui m'interpelle, c'est la valise en cuir chocolat qui se trouve juste à côté. Cette valise sortie du coffre à la demande de l'Allemande. Je ne parviens pas à détacher mon regard de l'objet, même lorsque mon oncle me tend la nouvelle tenue que je dois enfiler.

— Mademoiselle Judowski, veuillez-vous changer. Vous porterez ensuite l'uniforme qui vous attend dans votre chambre.

Je plante mes yeux dans ceux de Lesław, comme on s'accroche à une bouée pour ne pas se noyer. Au milieu de ses cernes, je cherche désespérément une lueur rassurante, une étincelle positive dans ses pupilles grises. J'aimerais qu'il me dise que ça va aller, que je vais surmonter tout ça, que mon passage dans cet internat n'est que temporaire et qu'il va s'occuper de moi par la suite. Je fixe sa moustache impeccable, ses lèvres fines et sèches, mais il ne dit rien. Il est fatigué, usé par les heures sordides que l'on a traversées et les décisions qu'il a dû prendre. Il se contente, de sa main libre, de passer les doigts dans ses cheveux gominés et bien taillés afin de se recoiffer. Un soupir désolé lui échappe. Son visage est froid, distant. On dirait que je ne suis qu'un fardeau, un poids dont il est sur le point de se délester.

Un nouveau raclement de gorge émis depuis son costume trois-pièces m'incite à accepter le linge propre. Je n'ai pas le recul nécessaire pour m'opposer aux plans de Lesław. Je n'ai pas la force de faire machine arrière et de m'enfuir. Si j'avais suffisamment de lucidité, je n'aurais sans doute jamais mis un pied dans cette prison déguisée en pension.

Excédée par mon instant de flottement, la Directrice quitte sa chaise, fait le tour du bureau et pose sa main froide sur mon épaule tout en désignant le paravent derrière lequel je dois me vêtir. Jusqu'ici, je n'avais pas remarqué ses yeux bleus avant qu'elle ne s'approche, ni son chignon blond, encore moins ses lèvres pincées qui ne savent que sommer, ordonner, juger et condamner.

— On se dépêche. Je n'aime pas me répéter et je déteste attendre, voyez-vous.

Je m'exécute, la tête basse. Contrarier la Directrice serait une mauvaise entame pour mon séjour entre ces murs, si court soit-il. Derrière les panneaux de bois aux bords sculptés comme de la dentelle, je me déshabille et me change le plus vite possible. L'équilibre me fait encore défaut, je m'agrippe à la poignée d'une porte juste à côté de moi, tandis que la discussion reprend autour du secrétaire.

Il est question d'argent. Les chaises font à nouveau du bruit, Lesław et M^{elle} Szyller s'installent. La somme est exigible le cinq de chaque mois ; en cas de défaut de paiement, la pensionnaire devra assurer les tâches d'entretien jusqu'au recouvrement du montant dû. La mensualité sera considérée comme une créance dans les quinze jours suivant l'unique relance par courrier.

— ... ce qui a pour conséquence le renvoi pur et simple de votre nièce.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter à propos de l'argent.

— Je sais que vous avez beaucoup d'influence monsieur.

— En effet, et je vous rappelle que votre père me doit beaucoup.

- Il vous doit la vie, je peux l'attester. Mais je préfère que les règles soient claires pour tout le monde. Et ce, dès le départ.
- Ewa ne sortira pas. Je vous le garantis.
- Je veux bien vous croire, monsieur. En tout état de cause, vous êtes prévenu.
- Non, vous ne comprenez pas le sens de mon propos.
- Pardon ?
- Ce que j'essaie de vous dire, c'est qu'elle *ne doit pas* sortir.

Cette dernière phrase me serre la gorge. Cette dernière phrase fait de moi une espèce de détenue, un monstre dont on cherche à se débarrasser derrière une enceinte de fils barbelés. Je commence à comprendre et je me décompose. Je ne veux pas rester ici. Je ne veux pas qu'il m'abandonne. Discrètement, je replace mes cheveux blonds coincés dans mon col et en profite pour observer ce qui se trame, à travers l'interstice offert entre deux panneaux du paravent. Assis face à l'Allemande aux bras croisés, oncle Lesław saisit la valise chocolat et la dépose sur le bureau. Il déverrouille les deux loquets et exhibe le contenu à la Directrice. Elle sourit, ses yeux se mettent à briller. Détendu, mon oncle s'enfonce au fond de la chaise avant de faire une déclaration qui me glace le sang, me fait perdre tous mes moyens et me dévaste complètement :

- Je règle dès maintenant l'intégralité des frais pour les trois années à venir. J'y tiens.

CHAPITRE 4

Je viens d'en prendre pour trois ans. La valise se referme sèchement, comme la lame d'une guillotine tombant sur ma nuque raide. Trois années coincée ici, sans la moindre forme de procès. J'en ai le souffle coupé, une chape de plomb s'abat sur moi. Mes jambes ne me portent plus, je m'accroche au paravent, j'ai l'impression d'avoir écopé d'une réclusion à perpétuité. Je ne sais pas ce qui me terrasse le plus, la sévérité de la peine infligée, ou le soupir de soulagement expiré par Lesław après avoir payé.

Mon oncle exhibe une nouvelle enveloppe et déclare verser une prime supplémentaire pour les miroirs. L'épaisse liasse de billets s'abat sur le secrétaire. Le bonus en liquide est destiné à M^{elle} Szyller, afin qu'elle respecte la requête de Lesław. Le montant ferait céder n'importe qui. Il avait tout prévu. Après une poignée de main franche, les deux parties sont ravies. Je n'arrive pas à y croire. Durant les premières secondes, je suis sonnée, choquée et encore incrédule. Je me répète en boucle que ce n'est pas possible, que c'est un cauchemar ou une simple erreur d'interprétation. Je ne peux pas passer les trois prochaines années dans ce trou. Et lorsque je comprends qu'il m'abandonne ici, qu'il le fait pour de vrai, et que cette solution lui ôte une épine du pied, les larmes commencent à monter. Je me sens trahie, esseulée et j'étouffe.

Le contrat est signé. Mon destin, scellé. Le frère de ma mère quitte sa chaise, tout comme la Directrice qui ne prête pas attention à mes hoquets. Un monstrueux sanglot me dévore, et je perds tout espoir derrière les panneaux de bois. M^{elle} Szyller vient à ma rencontre et pose un œil dégoûté sur ma triste personne. Lesław se retourne

dans ma direction, il est froid et semble détaché. Dans sa tête, tout est déjà joué.

La sévère responsable de la pension n'éprouve aucune compassion devant ma détresse. Je demande à haute voix ce qu'il va advenir de moi. J'implore mon oncle, mais je me heurte à son choix irrévocable. Est-ce que j'ai mérité de finir comme ça ? Il ne me répond pas et se contente de baisser les yeux. L'Allemande se dirige vers la chaise destinée aux sanctions, et saisit le martinet afin de me faire taire.

— Jeune fille, redressez-vous.

— Je ne veux pas rester ici ! Par pitié, je ne peux pas, je n'ai rien fait.

— Séchez vos larmes et cessez vos enfantillages.

— Oncle Lesław, dites-lui ! Je n'ai pas fait exprès. Ce n'est pas ma faute !

Les lanières du fouet se tendent entre les deux mains de la Directrice. Ma plaidoirie doit prendre fin sur-le-champ. Sous mes yeux embués, oncle Lesław attrape mes bagages. Je dois suivre le mouvement, obéir en silence. Ils vont m'escorter jusqu'à la cellule qui va me servir de chambre.

Ma respiration saccadée cède sous les caprices de mon diaphragme. Impossible de me calmer. M^{elle} Szyller, accompagnée de celui qui se débarrasse de moi, me devance dans le couloir. Mes lèvres se tordent, mon visage se déforme à chaque vague convulsive et cruelle. Engloutie sous un chagrin sans fin, je crois que je vais tourner de l'œil, mais ni l'un ni l'autre ne s'intéressent à mon désespoir. Je traîne le pas. Je ne veux pas y aller. Je veux me réveiller de ce cauchemar. Je voudrais que la journée d'hier n'ait jamais existé. Aucune de mes larmes, aucun de mes gémissements ne freine le cortège. Direction l'aile ouest, le long d'un trajet composé de portes fermées à clé.

Mon souffle désolé chuchote des « Pitié, ne me faites pas ça. Ne me laissez pas ici », à destination de mon oncle – en vain. Je prends douloureusement conscience que ma vie va se résumer à survivre dans cet internat. D’ores et déjà, je rêve de m’enfuir. Je sais tout au fond de moi que je franchirai les murs de Miedzeska bien avant les trois années payées d’avance. Mon œil humide se perd à travers l’une des nombreuses fenêtres cadénassées, et ma vue troublée glisse dehors.

Je remarque de l’herbe, des arbres, puis le reste de la bâtisse dont le givre sur les gouttières commence à fondre et à couler au sol. Au cœur de ce triste décor, il y a des filles. Des pensionnaires. Des détenues, comme moi. Un groupe en uniforme trotte sous l’autorité d’une surveillante, dissimulant son surpoids derrière une blouse grise. Les pauvres galopent dans le froid, en rang serré. Les visages sont crispés, éteints. Je m’approche lentement du carreau pour mieux les observer. Elles sont à mon image, contraintes à obéir, soumises au règlement intérieur et à la sévérité d’une directrice sans pitié.

Des cris et des pleurs attirent mon attention, des plaintes lancinantes s’élèvent jusqu’à moi. Je découvre en contrebas quatre jeunes filles alignées devant le mur du bâtiment. En sous-vêtements, elles grelottent face aux briques rouges, la peau brûlée par le froid. Elles sont trempées de la tête aux pieds. Un homme en salopette, certainement un éducateur, déverse des seaux d’eau glacée sur les corps sans défense. Le châtiment se poursuit sous mon regard horrifié.

— Mademoiselle Judowski, vous aurez tout le temps d’apprécier nos méthodes. Je ne le répèterai pas : avancez.

Je cherche désespérément un soutien et implore le seul membre de la famille qu’il me reste. Comment peut-il fermer les yeux sur de tels agissements ? Qui peut tolérer ce genre de punition ? Il me fixe, j’ai envie de hurler. Je veux le mettre face à ses choix. C’est de la torture, il ne peut pas me laisser seule dans des conditions

pareilles. J'ouvre la bouche, mais M^{elle} Szyller me devance et minimise le châtimeⁿt aux yeux de mon oncle, en camouflant la situation derrière la gravité des faits :

— Ces jeunes filles sont de véritables rebelles. Des délinquantes ! Je déplore de devoir employer de telles manières. Parfois, il faut savoir faire preuve d'audace pour rendre dociles les plus réfractaires à l'autorité. Mais votre nièce n'a rien à craindre. Ai-je tort ?

Son sourire me glace jusqu'aux os lorsqu'elle pose ses yeux sur moi. Ses doigts gelés frôlent ma joue, je ne supporte pas qu'elle me touche. Lesław observe en silence et semble acquiescer. D'un revers de la main, la Directrice balaye les conditions de vie des pensionnaires.

— Mademoiselle Judowski, vous n'avez rien d'une délinquante ? N'est-ce pas ? Oubliez cet épisode et suivez-moi.

Je n'ai rien à répondre à cette horrible femme. Selon elle, l'incident est clos, inutile d'en parler plus longuement. La poigne ferme de mon oncle m'oblige à presser le pas. Je n'arrive pas à y croire. On dirait qu'il adhère aux idées de l'Allemande et ça me désespère.

Les portes s'ouvrent et se ferment rigoureusement sur notre passage. La prochaine serrure débloque l'accès au réfectoire. C'est ici que les internes mangent à 12 h précises. L'odeur de la cuisine me soulève le cœur. Les relents d'ail et de plats en sauce me coupent immédiatement l'appétit. Il y a un autre parfum indescriptible qui flotte dans cette pièce. Je ne sais pas ce que c'est, mais je suis certaine de ne rien avaler aujourd'hui. Oncle Lesław se fige, comme frappé par l'horreur, avant d'interpeller la maîtresse des lieux. Au milieu des dizaines de tables et de bancs, il désigne un pan de mur au fond de l'immense salle.

— Qu'est-ce qu'il y a sous ce drap ?

— Nous n'avons pas pu le retirer.

- C'est un miroir ? C'est ça ?
- Il est recouvert. Nous avons pris toutes les précautions nécessaires. Tout va bien.
- Il est toujours là ! Vous vous moquez du monde ?
- C'est impossible de le déplacer. Voyez ses dimensions. Il est bien trop lourd et trop fragile.
- J'ai stipulé que je ne voulais aucun miroir.
- Je peux vous assurer que personne ne touchera à ce drap.
- Ce n'est pas ce qui était convenu.
- Mais c'est ce que je vous propose. C'est à prendre ou à laisser.
- Vous venez de recevoir une prime pour que ce genre de complications n'arrive pas.
- Votre nièce n'a rien à craindre.
- Vous jouez avec le feu.
- Aucune pensionnaire ne s'approchera de ce mur. Je m'y engage personnellement.
- Je préférerais que...
- Fin de la discussion ! J'ai dit que personne n'y touchera. Je ne suis pas assez claire ?
- C'est très clair, mais je vous conseille de ne pas me décevoir.
- Cela n'arrivera pas. Bien, le sujet est clos.

Lorsqu'elle hausse le ton et que ses mots claquent dans l'air comme son martinet, nul ne lui résiste, pas même mon oncle. Comment peut-il la laisser lui parler de la sorte ? C'est dans la plus grande confusion que je quitte la salle. Je ne parviens pas à me défaire des moulures et des dorures ornant la glace dissimulée et dépassant du drap. Un claquement, une nouvelle fermeture. Serrure verrouillée. Me voici dans l'aile ouest, au milieu d'un corridor jalonné d'une enfilade de portes. Notre marche s'arrête ici, devant la chambre 16.

Le seul fil qui me relie avec l'extérieur est sur le point de se sectionner. Mon oncle fait le serment de revenir me voir rapidement. La Directrice souligne que plusieurs journées sont dédiées aux visites, une fois par trimestre. La prochaine est

organisée juste avant les fêtes de fin d'année. Lesław hoche la tête et semble songeur. Son attitude traduit une promesse qu'il n'a pas l'intention de tenir. La perspective de le revoir dans quelques jours s'écroule rapidement, je sais déjà qu'il ne reviendra pas et ça me brise le cœur. La Directrice ouvre puis, d'un geste mécanique, m'ordonne d'entrer dans la chambre.

— Ne m'obligez pas à vous corriger dès le premier jour, mademoiselle Judowski.

Les adieux autorisés ne sont qu'une imposture. Les larmes qui dévalent sur la moustache de Lesław, je n'y crois plus. Il vient de payer pour m'emmurer dans ce cachot. Les promesses de visites sonnent faux. L'accolade est superficielle, je pensais qu'il allait me sauver. J'imaginai naïvement qu'il avait compris. Pourtant, dans ses yeux, je devine clairement qu'il n'a aucune intention de me revoir.

M^{lle} Szyller me pousse à l'intérieur de la chambre, et me suggère vivement de revêtir l'uniforme avant l'heure du repas. Ici, on mange à 12 h précises, elle ne le répètera pas. Je n'ai pas le temps de répondre, la porte s'abat sèchement. Mes genoux se dérobent et je m'écroule seule dans la pièce austère.

En prise à mon désespoir, je ne vois pas qu'il s'agit d'une chambre double et que je devrai partager ma peine avec une autre pensionnaire. Pour l'heure, je suis trop occupée à écouter ce qui se dit dans le couloir – la voix de l'Allemande ricoche contre les murs.

— *Pourquoi craignez-vous les miroirs à ce point ?*

— *Je ne veux courir aucun risque. Je vous ai demandé de respecter votre engagement.*

— *J'ai fait de mon mieux et j'estime être en droit de savoir.*

— *Non, vous ne voudriez pas le savoir. Croyez-moi.*

— *J'exige que vous me racontiez ce qui est arrivé à cette enfant.*

À travers la porte, au milieu de mes larmes, la voix d'oncle Lesław devient plus grave, légèrement tremblante et teintée d'une peur que je connais par cœur :

— *Il s'est passé des choses... des choses horribles, qu'il ne faut surtout pas ébruiter...*

CHAPITRE 5

« *Des choses horribles qu'il ne faut surtout pas ébruiter...* » La formule semble faible quand je repense à ce que j'ai vécu hier.

Hier, justement...

Je n'ai plus d'appétit, mon repas refroidit sur la table en bois. Avaler le *Krupnik* de ma mère est une épreuve au-dessus de mes forces. Tandis que la viande fumée se fige à la surface de la soupe gluante, je dépose ma cuillère, je renonce. D'un œil résigné, je lorgne la bugne rance et difforme abandonnée dans son plateau depuis quelques jours. Les restes de *Chrust* ne me font pas vraiment envie : en pressant le vieux gâteau du bout des doigts, je m'aperçois qu'il est mou. Je devais m'y attendre. Pas une once de sucre glace à la surface, quel gâchis. Au risque de paraître difficile, je ne l'aime que lorsqu'il sort du bain d'huile – chaud et croustillant, tout juste saupoudré. Ma mère cuisine comme elle m'éduque : elle fait le strict minimum, sans envie. De toute manière, je n'apprécie les *Faworkis* qu'à l'époque du carnaval. En manger en décembre ne rime à rien. Et pour tout dire, manger sans *lui* n'a aucun sens, maintenant. Ma décision est prise. Lentement, je repousse mon assiette ainsi que le dessert. J'en ai terminé.

Bercée par le tic-tac sordide de la seule pendule de la maison, la salle à manger, meublée avec les moyens du bord, est d'une tristesse infinie. La guerre se profile de nouveau à l'horizon, la rumeur se précise, on l'entend partout. Les familles se relèvent à peine du premier conflit, les temps sont rudes. Surtout depuis que je dois ingurgiter toute seule les recettes épouvantables de Maman.

Dans le poêle en fonte censé nous réchauffer, les braises meurent lentement, un peu comme nos liens au sein du foyer.

De la poussière, tombée du plafond, chute dans mon assiette. Je redresse la tête en direction du lustre qui danse légèrement. *Il* est réveillé. Mon estomac se noue. Le ronron de l'horloge est brisé par un gémissement lancinant, suivi d'un hurlement obscène, provenant de l'étage. *Il* souffre. Si seulement je pouvais savoir ce qu'il en est. Si seulement, je pouvais *l'*aider et mettre un terme au mal qui *le* ronge. Cette idée me pousse à regarder discrètement derrière moi, vers le couloir menant à ma chambre. Mon œil se pose sur le drap recouvrant l'objet suspendu au mur, l'objet que je ne dois jamais approcher. Il s'agit du miroir de mon père. Ce n'est pas bien, je dois me sortir cette pensée du crâne, je le sais bien. Pourtant, je veux lever le voile sur ce qui se trame ici.

Je prends mon courage à deux mains et quitte la table sous une pluie de cris venus du plafond. J'ai toujours eu un peu peur d'aller le voir, mais ce soir, *ses* plaintes m'appellent. Combien de temps va-t-il devoir endurer cette souffrance ? On ne peut pas *le* laisser dans cet état. Alors, je me poste en bas des escaliers, je me cramponne à la rampe pour ne pas craquer, tandis que les insultes déferlent et me parviennent de plus en plus nettes. Tout a changé, j'ai même du mal à identifier *sa* voix à présent. Est-ce qu'*il* est encore tout à fait lui-même ? J'en doute. Est-ce que le fait de me voir *lui* fera du bien ? J'ose l'espérer.

Je franchis l'interdit et pose mon pied sur la première marche. Si je crains de ne pas *le* reconnaître, je redoute particulièrement qu'*il* ait oublié mon visage, qu'*il* ne sache plus qui je suis. La deuxième marche est derrière moi lorsque la porte à l'étage s'ouvre. Ma mère se présente sur le seuil, le plateau-repas entre ses mains. *Il* n'y a pas touché, *il* refuse de s'alimenter. Je peux comprendre. Elle prend soin de fermer à clé. Le regard sévère de celle qui m'a mise au monde s'abat sur moi, je suis prise en flagrant délit.

— Qu'est-ce que tu fais dans les escaliers ?

- Mère, je...
- Dois-je te rappeler que tu n'as pas le droit de monter ?
- Je souhaiterais simplement le voir.
- Je te l'interdis !
- S'il vous plaît, pitié. Laissez-moi lui dire quelques mots.
- Tu ne l'entends donc pas hurler et m'insulter ?
- Si, mais je...
- Quelque chose l'habite. Je ne peux pas prendre le risque.
- Mère...
- Ewa ! Cesse d'insister et quitte les escaliers !

À l'étage, dans le dos de ma mère, un flot de mugissements déchire ma poitrine, mettant fin à notre discussion. Maman soupire et hoche la tête, désolée. Puis elle redescend avec l'infect souper. Il paraît que les crises de démence sont de plus en plus virulentes. Il paraît qu'*il* est dangereux et que ça ne peut pas continuer. Préoccupée, ma mère dissimule son inquiétude en s'attelant à la vaisselle. Son regard se perd dehors, à travers les carreaux givrés, avec cette lueur étrange dans les yeux. Comme si elle attendait quelqu'un. Pourtant, il est tard, il fait noir.

- Ils vont bientôt arriver, tu devrais aller te coucher.
- Qui ça, Mère ?

Le silence est sa seule réponse. Les mains plongées dans l'eau froide des assiettes sales, elle frissonne puis observe le tison qui se meurt. Le feu va s'éteindre. Je l'entends marmotner, elle doit rapporter une bûche.

- Mère ? Qui doit arriver ?
- Ne discute pas ! Va te coucher. Bonne nuit.

Son autorité ne parvient pas à camoufler la tristesse dans sa voix. Raide comme un piquet face à l'évier, elle ne daigne même pas se retourner. Il y a bien longtemps que je n'ai plus la moindre complicité avec elle. Depuis qu'*il* est enfermé en haut, c'est encore pire. Elle est résignée et traverse sa vie en subissant davantage

chaque jour qui passe. Elle me cache des choses, Maman ne me dit pas tout, j'en suis certaine. Le mensonge m'insupporte, c'est viscéral. Après avoir grandi dans les faux-semblants, au cœur de l'hypocrisie et auprès de parents sournois, j'ai besoin de connaître la vérité. Parce que la réalité des faits reste la seule chose immuable à laquelle je peux m'accrocher. Elle est universelle, telle quelle, tellement rassurante.

Je me dirige lentement vers ma chambre tandis que ma mère s'approche de la porte d'entrée et quitte la maison un instant. Le froid s'engouffre dans la pièce à vivre alors qu'elle est à la recherche du bois dans le cabanon juste à côté. Je me fige devant le miroir soigneusement recouvert. On me l'interdit depuis toujours, mais l'envie de savoir est particulièrement forte ce soir. Il me suffit d'un tout petit regard durant sa courte absence et je serai fixée. J'ai conscience que je ne dois pas. J'ai conscience que ce n'est pas bien. Elle serait furieuse si elle l'apprenait. Il me suffit de décaler légèrement le drap sur le miroir. Il me suffit de faire appel une seule et unique fois, à ce « don » étrange qui m'accable et frappe notre famille depuis trop longtemps. Moi. Le reflet. Mon regard. La vérité.

Du bout des doigts, j'écarte le tissu protégeant la glace. Je me découvre dans la pénombre, le visage timidement éclairé par la lueur du poêle. Mon cœur s'emballe, ma respiration aussi. Il y a des années que je n'ai pas fait ça, je vais peut-être le regretter. En bas de cette fenêtre ouverte sur ma vie, au bord du cadre et à travers le tain piqué par l'humidité, une main noueuse apparaît. Je recule, effrayée par ce reflet. Les doigts sont tordus de douleur, cherchant à s'agripper à la surface, cherchant mon aide. Les ongles se plantent comme s'il s'agissait d'un tableau noir et produisent un crissement insupportable.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Pardon ! Mère, je ne voulais pas...

— Ewa ! Recule ! Ne touche pas à ça !

Je sursaute, ma mère vient de m'attraper sur le fait. Elle m'a formellement défendu de soulever le drap et de faire appel à cette « malédiction ». Maman claque la porte, abandonne la bûche par terre et se précipite pour recouvrir le miroir. La gifle qu'elle m'administre est méritée, c'est ce qu'elle prétend en tout cas.

— Tu es inconsciente ! C'est dangereux ! Combien de fois faudra-t-il que je te le répète ?

— Je suis désolée, Mère.

— Tu l'entends, là-haut ? J'ai déjà suffisamment de soucis avec lui.

— Je voulais simplement savoir.

— Il n'y a rien à savoir ! Pourquoi n'en fais-tu qu'à ta tête ? Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour mériter ça ?

Alors que je tâte ma joue endolorie, ma mère s'interrompt. Elle lève les yeux vers le plafond, les tremblements reprennent. Il y a des bruits de pas, puis des meubles que l'on renverse sauvagement avec un hurlement bestial. La démence refait surface, bien plus forte que les semaines précédentes. Combien de temps allons-nous devoir endurer cette folie ? Cette question, je la devine dans les larmes roulant sur le visage de Maman.

La porte d'entrée s'ouvre au même instant. Nous avons de la visite, c'est ce que ma mère attendait en regardant par la fenêtre. À ce moment-là, je ne sais pas encore que la soirée va basculer à l'étage et que ma vie tout entière va devenir un enfer. Oncle Lesław se présente sur le seuil, mais il n'est pas seul. Deux religieux l'accompagnent. Deux hommes de foi qui ne sortiront pas d'ici vivants.

